

Quelques mots pour un visage

(Entretien Alain Freixe – Henri Maccheroni)

“J’ouvre le testament de mon ami en l’écrivain”
Robert Rovini

Alain Freixe : Nous sommes à Nice. Début 50. Tu as dix-huit ans. Robert Rovini, né en 1926, est ton aîné de quelques années. Tu fréquentes le Club des Jeunes qu’il a fondé avec Paul Mari et René de Cugis. Peux-tu nous en dire quelques mots ?

Henri Maccheroni : Le Club des Jeunes, à l’origine, c’est un lieu de la poésie. Tout simplement parce que les trois fondateurs sont trois poètes. Trois personnages aux personnalités aussi diverses qu’exceptionnelles : Robert Rovini, tout de volonté et de rigueur ; Paul Mari et son énergie débordante ; enfin, René de Cugis et son dadaïsme tous azimuts. Ces trois jeunes hommes donneront à ses réunions hebdomadaires l’éclat d’un véritable engagement poétique.

A.F. : Comment ces jeunes gens se sont-ils rencontrés ?

H.M. : La rencontre, selon moi, vient du fait que Pierre Seghers les découvre et les publie dans sa petite collection *Les cahiers P.S.* qui à côté des monographies de la collection *Poètes d’aujourd’hui*, avaient pris la relève de sa revue *Poésie 4** qui avait cessé de paraître en 1947.

A.F. : Tu fréquenteras donc très régulièrement ces réunions du Club des Jeunes. Quand et où se déroulent-elles ? Selon quels rites ? Dans quelle ambiance ?

H.M. : Le Club des Jeunes se réunit dans les sous-sols du *Ballon d’Alsace*, un restaurant situé à l’angle de la place Massena et de la rue Gioffredo. Son patron Monsieur Saint-Lune est un véritable alsacien d’origine qui a vécu en Bretagne. C’était un personnage truculent, assez fort, aux beaux cheveux blancs...

A.F. : ... poète lui-même, non ?

H.M. : Oui. En Bretagne, il a été le disciple et l’ami de Saint-Pol Roux. C’est en poète qu’il nous supporte, qu’il accepte dans son restaurant, qui à l’époque était un restaurant de haut niveau, nos réunions du samedi. Commencées vers 17 heures, elles s’achevaient parfois bien après 20 heures. Il n’était pas rare que nous les poursuivions dans la salle du restaurant ou à *“La Trappa”* dans le Vieux-Nice

ou encore à l'AG, avenue des fleurs. Ces réunions étaient la plupart du temps organisées sous forme de rencontres avec des poètes ou de conférences, assez courtes afin que toute la place soit réservée au débat.

A.F. : Le Club des Jeunes se manifesterait-il en dehors de ses réunions ?

H.M. : Guère. Il va rester une sorte de cénacle. Un lieu clos qu'agitent idées non-conformistes et vifs débats. N'oublie pas qu'il est attaqué de tous côtés. D'abord par les universitaires, sauf le professeur Jean Onimus qui vient régulièrement présenter tel ou tel poète, car les étudiants, même si l'université n'existe pas encore à Nice et s'ils doivent aller à Aix, viennent y parler librement littérature et poésie. Ensuite par *Le Poisson d'Or*, organisation officielle de la poésie institutionnelle qui voit d'un mauvais œil ce que fait Saint-Lune, par ailleurs membre de leur association.

A.F. : Ce lieu de libre parole, de parole vive rayonnait donc...

H.M. : ... je te donnerai deux exemples de ce rayonnement. Ce rayonnement je le vois d'abord dans le fait que des gens importants vont solliciter le Club des Jeunes ou le fréquenter avec une relative assiduité. Deux personnes vont solliciter, par exemple, le Club des Jeunes. La première, c'est l'avocat Pierre Pasquini. Ce gaulliste pur et dur, déjà célèbre, avait un jardin secret : la poésie. Il se heurtera à l'intransigeance de Robert Rovini. La seconde, c'est André Verdet. A celui qui écrivait déjà sur des gens comme Picasso ou Léger, le Club des Jeunes entrouvrira ses portes. C'était comme une reconnaissance. Un homme, enfin, comme le professeur Jean Onimus viendra très régulièrement se prêter avec gentillesse à des débats que la passion resserrait toujours plus.

A.F. : Deux mots encore sur cette passion...

H.M. : C'est de flamme qu'il conviendrait de parler. Ces trois poètes soufflent sur des braises. Avec fougue et ferveur. Je me souviens de la soirée de la mort de Paul Eluard où le professeur Jean Onimus avait été invité à faire une conférence et où Robert Rovini s'était levé et avec gravité avait déclaré qu'il n'était pas possible ce soir-là de parler d'autre chose que de Paul Eluard. Oui, les débats étaient parfois assez violents. Mais ce n'était pas une violence du style règlement de comptes comme on le verra par la suite à Nice mais plutôt l'expression farouche d'une volonté d'exister alors qu'on est complètement submergé par un environnement artistique qui est dû aux grands noms qui sont sur la Côte et qui ne font aucun état de ce qui peut bien s'y passer.

A.F. : Il est temps, Henri, que tu nous présentes ces trois gardiens du feu poétique. Il y a d'abord, bien sûr, Robert Rovini...

H.M. : ... Paul Mari et René de Cugis. Robert Rovini ? De petite taille, de santé

fragile mais d'une volonté hors du commun ! Son érudition nous fascinait. Il faut dire aussi qu'il était déjà lié avec les *Cahiers du Sud*...

A.F. : ... la revue de Jean Ballard qui en l'absence de la Nouvelle Revue Française – elle cessera de paraître entre 1943 et 1953 – jouait depuis Marseille un rôle de tout premier plan dans le mouvement littéraire de l'époque...

H.M. : ... bien sûr. En outre, il correspondait avec de grands poètes : Paul Eluard, Joë Bousquet, Seghers, et Norge à qui il va consacrer une étude qui paraîtra, plus tard, en 1956 dans la collection *Poètes d'Aujourd'hui* de Pierre Seghers. Il ne faudrait pas oublier de préciser qu'il avait aussi commencé son œuvre de traducteur des grands poètes allemands. Ainsi ses premières traductions de Hölderlin paraîtront chez Seghers en 1953.

Donc il y a Robert Rovini qui est des trois la personnalité que j'ai le plus envie d'approcher, celle avec laquelle je me sens le plus en relation d'amitié. Mon amitié avec Paul Mari se situe sur un autre plan. Paul Mari a une énergie folle. C'est une force de la nature. Mon amitié est plus en relation avec cette énergie-là qu'avec la poésie. Il faut dire que quand j'arrive au Club des Jeunes je ne suis pas particulièrement instruit sur la poésie ! J'ai donc avec lui une espèce d'amitié virile. On est alors des combattants. Il fait beaucoup de sport. Du foot, entre autre. Et puis, il y a un type absolument étonnant. René de Cugis, quelqu'un qu'il faut absolument rattacher à Dada. Il est l'inventeur du "*planétisme*". Son mot d'ordre était : "*Fini le dadaïsme ! Fini le surréalisme ! Vive le planétisme !*". Il disait qu'il fallait, dans une feuille blanche, ouvrir une fenêtre de 5 mm de hauteur sur 5 cm de longueur, la faire courir au hasard sur les feuilles des journaux – il recommandait déjà *Le Monde* ! – et en extirper à chaque fois les mots pour un poème. Il faisait des poèmes comme ça. Et ça fonctionnait très bien. Il écrira ainsi des choses étonnantes. René de Cugis, mince, grand, un peu osseux. C'était quelqu'un non pas d'excité car ce serait désobligeant...

A.F. : ... exalté ?

H.M. : ... d'exalté, faisant preuve d'un enthousiasme permanent, d'une sorte d'agitation incroyable qui me fascinait. Il travaillait à l'époque à la Seita, à la Fabrique des Tabacs. Il était dans un bureau où de temps en temps j'allais le voir. C'est là que je découvrirai qu'avant le "*planétisme*", et sans doute pendant et après, il faisait des poèmes-rébus avec des sortes de signes, de dessins... Les retrouvera-t-on un jour ? Tout semble s'être perdu avec lui. En même temps que lui, lorsqu'à la fin des années cinquante, il va s'enfoncer dans la nuit de l'aliénation mentale. En fait, on perd sa trace à la suite de la rupture entre Paul Mari et Robert Rovini.

A.F. : Henri, cette rupture qui signe la fin du Club des Jeunes a lieu quand et

dans quelles conditions ?

H.M. : Elle aura lieu lors d'une réunion juste avant mon départ sous les drapeaux, en août 1953. Rupture violente que Robert Rovini provoquera suite à des propos qu'aurait tenu (?) Paul Mari au sujet de ses faiblesses physiques. N'y avait-il que cela ? Des jalousies d'auteur ? Je ne saurais répondre. Le fait est que le Club des Jeunes, première version, s'interrompt. Paul Mari le maintiendra un temps. Poursuivant son œuvre en s'adossant toujours plus à Coaraze dont il va devenir maire, le plus jeune maire de France...

A.F. : Dès août 1953, tu choisis Robert Rovini. Après un court éloignement tu reprends contact avec lui en 1958 pour ne plus le quitter jusqu'à sa mort durant l'été 1968.

H.M. : Je travaille alors chez Peugeot. Bien entendu, je suis peintre sans avoir encore vraiment décidé de l'être. Donc tout en peignant beaucoup. C'est moi qui ferait rentrer Robert Rovini chez Peugeot courant 60-61. Il va d'ailleurs s'y révéler un employé remarquable. C'est ainsi qu'il va travailler dans la mise en place d'un fichier clientèle que Peugeot reprendra au plan national. C'est quelqu'un qui lorsqu'il se livrait à une activité s'y donnait tout entier. Cela dit il continuait à traduire des auteurs allemands pour Gallimard. C'était Louis Evrard qui lui avait demandé d'assurer cette tâche. Louis Evrard avait alors quitté Peymenade pour diriger les éditions du Rocher. Robert Rovini fut ensuite appelé par Gallimard à Paris pour diriger, aux côtés de Pierre Nora, la Bibliothèque des Idées et plus tard la revue "Débat". Peu à peu, Robert Rovini va avoir tellement de travail qu'il va démissionner de chez Peugeot pour se livrer à temps plein à son travail de traducteur. Mieux, il aura cette joie infinie juste avant de mourir de se voir proposer par Minder, qui suit de très près ses traductions, de se voir proposer de diriger la section germanique du "laboratoire des langages" qu'il venait de créer dans l'entourage du Collège de France et d'enseigner à la Faculté des Lettres de Nice.

A.F. : Cette période 60-68 est celle où ta vocation de peintre va peu à peu s'affirmer. Quel rapport Robert Rovini avait-il avec la peinture car, à ma connaissance, il n'a guère écrit sur l'art ?

H.M. : Tu as raison. Pourtant, s'il n'a pas beaucoup écrit sur la peinture, en revanche il l'a beaucoup regardée. On trouve dans son "journal" – inédit à ce jour – de nombreuses remarques qui montrent qu'il s'est beaucoup intéressé aux Annonciations. Ainsi commence-t-il tout un travail sur la façon dont les Annonciations, au cours des ans, vont voir séparer le temporel de l'intemporel, l'Ange et la Vierge Marie. L'Ange est dans l'intemporel, la Vierge dans le temporel.

A chaque fois, il y a un vase avec des fleurs, une colonne etc. A chaque fois, une séparation que je qualifierai de symbolique par des objets qui vont créer dans les Annonciations deux espaces différents. C'est cela qui va l'intéresser, ce moment de bascule entre le topographique qui privilégie l'espace et le topologique qui donne primauté au temps. Malheureusement, il n'a pas eu le temps de mener ce genre de projet, un essai sur les Annonciations, à terme.

A.F. : En 1963, tu fais ta première exposition à Rome. Robert Rovini va accompagner tes premiers pas. Parle-nous de ces commencements-là.

H.M. : En 1963, j'expose la série des *Mondes Inachevés*. J'avais déjà exposé en 1957 avec Armand, Lobies... chez Jacques Matarasso des *Minuscules*. Mais là c'est vraiment ma première exposition. Et alors que je ne suis pas très chaud parce que c'est dans les couloirs d'un théâtre qu'elle est prévue, Robert Rovini va m'encourager vivement à en assurer le succès. Il va suivre de très près cette série des *Mondes Inachevés* qui sont un peu dans la mouvance de Gorki – bien que je ne connaisse pas Gorki à l'époque. Mon érudition en matière picturale était alors bien réduite ! – disons une sorte de post-surréalisme bio-morphique avec plus de sang et de chair que chez Gorki qui, lui, était plus géologique. Robert Rovini m'encourage. Il va alors non seulement écrire un texte de présentation pour le catalogue et un très beau poème en hommage à mon travail mais il va également titrer tous mes tableaux. Le drame c'est que j'ai les titres mais que je ne sais plus à quel tableau ils correspondent. Reste alors ces titres qui mis bout à bout font un très beau poème ! Dans la foulée, je fais une série d'aquarelles pour les exemplaires de tête. On décide alors, préfigurant par là mon travail à venir, de faire un livre d'artiste, une œuvre croisée. Je lui fais donc une série d'aquarelles sur lesquelles il va manuscrire d'un jet un certain nombre de poèmes. Je suis enchanté et flatté. Comme je préparais d'autres aquarelles, il arrive un jour chez moi en me demandant de tout arrêter car il n'était pas satisfait de ses poèmes. Ce qui, selon moi était une erreur, mais il était d'une telle rigueur que l'idée qu'il avait pu écrire ça d'un seul jet l'insupportait. Comme je vais être très peiné de cela, je finirai par le lui avouer. C'est alors qu'il va m'apporter ce fameux manuscrit *La Chauve-Souris* déjà tout prêt comme un livre à réaliser. Ce qu'il faudra faire.

A.F. : Henri, si on sent bien ce que tu dois à ces trois hommes, on est frappé par ton attachement à Robert Rovini. Des trois, on sent bien que c'est pour Robert Rovini que tu as le plus d'admiration et pour lequel tu continues de te sentir en relation d'amitié. Qu'est-ce qui par delà toutes les raisons que nous venons de passer en revue, et pour terminer, te retiens toujours auprès de cet homme ?

H.M. : Robert Rovini était celui qui avait, je ne dirais pas le plus d'authenticité

car cela pourrait jeter quelques ombres sur Paul Mari et René de Cugis– or tous deux avaient une véritable envergure de poète ! – mais une exigence poétique que rien ne pouvait altérer. Quand j’essaie de me souvenir... me revient, avec la voix de Robert Rovini, sa façon tout à fait particulière de marteler les mots. Un martèlement poétique. Sa parole ne se perdait jamais. C’est quelqu’un qui avait une parole abrupte. Un langage direct, clair. Cassant. Cassant de netteté. Ce qui m’a fasciné chez cet homme, ce qui a été pour moi une des grandes leçons de ma vie, c’est que toute sa vie n’avait de raison d’être que par la poésie et dans la poésie. Ça c’est absolument fantastique. Et je voudrais le dire avec plus de flamme encore ! C’est tellement exceptionnel ! Tu vois, il va survivre plus de vingt ans à son frère jumeau qu’un infarctus avait emporté. Et ce souvent malade. Toujours souffrant d’un diabète qui ne le lâchait pas. Cette volonté sans faille, elle est d’abord poésie. Je crois même que c’est cela qui le tiendra debout ! Sa vie, ce sera la poésie. C’est là une des leçons les plus extraordinaires qu’il m’ait été donnée de recevoir. En définitive, c’est lui qui va m’apprendre qu’il n’y a pas d’autre comportement pour un créateur qu’un comportement lié à la création. C’est lui qui m’apprendra cette loi qui a été tellement évidente tout au long des siècles, qui lui donnera consistance et chair, sang et eau, à savoir que c’est la poésie qui est la mère de tous les arts. Aussi quelque soit l’engagement, artistique, politique ou simplement le fait de continuer à vivre, tout cela n’a de fondamentalité que par et dans la poésie.

A.F. : La grande leçon de Robert Rovini serait donc que, dans la vie d’un artiste, esthétique et éthique ne font qu’un.

H.M. : Absolument ! C’est cela qui est au fondement de ma fidélité à Robert Rovini.